

PLAN DE CAMPAGNE



No 8

EN CHANTIER!

PLAN DE CAMPAGNE N°8

juillet 2023

Jasse, Bouffan et les autres (Valentin)
p.3

Le Tour du monde d'une marmotte, Partie 1 (Ludovic)
p.11

Illustré par Valentin et Ludovic

Contact

plandecampagne@protonmail.com

Déjà parus

Plan de Campagne n°1-7 (décembre 2022-juin 2023)
L'Alcôve en letton n°1-2 (été-automne 2021)
Nouveaux Dossiers compressés (2021)

Jasse, Bouffan et les autres

Tout ça s'est passé sur la terrasse de l'atelier participatif et collectif de Tourviers, ou la Panade, comme l'appellent les adhérent.e.s. La Panade est un lieu de création ouvert et inclusif, où les habitant.e.s peuvent dispenser et recevoir des cours de technique artistique, littéraire ou artisanale, et surtout se retrouver pour travailler ensemble.

Du jour où la Panade s'est installée sur le cours de Tourviers, c'est un peu comme si le village s'était découvert un millier d'artistes caché.e.s : dans le centre on a vu fleurir des potier.e.s, peintres, auteur.e.s et poète.sse.s presque du jour au lendemain. Tout ce monde se retrouve dans l'atelier pour faire ce qu'il souhaite et pour en discuter. Maintenant Tourviers s'est couvert d'œuvres : il y a des sculptures à chaque placette, des toiles dans tous les intérieurs, et tout plein de cahiers de textes et de feuilles volantes. Comme si l'on avait tou.te.s eu envie de s'y mettre. Comme si c'était avant tout l'endroit qui manquait.



D'ailleurs, l'apparition de la Panade fut assez mystérieuse.

Les travaux furent réalisés collectivement, sans pourtant qu'aucune instance organisatrice se soit fait connaître. Du jour au lendemain, la vieille bâtisse abandonnée, aux murs noirs de suie, toute en ruines, qu'on regardait dépité.e, le mal au ventre, avait donné rendez-vous tous les après-midi pour une rénovation en vue de la transformer en espace de création partagée. On avait vu des affiches partout en ville. Et les Tourvierois.e.s étaient venu.e.s aider au chantier. On peut dire que ça s'est fait un peu comme ça. Personne n'a jamais revendiqué l'initiative du lieu ou de sa réfection. Même les Tourvierois.e.s les plus impliqué.e.s ont toujours nié être à l'origine de la Panade. Le lieu semble s'être érigé tout seul.

Maintenant la Panade existe, il y a toujours quelqu'un.e de bénévole pour ouvrir ou pour la fermeture, pas toute la journée forcément mais au moins tous les jours quelques heures. On a tous les outils, tout le matériel qu'on veut : il y en a sur place, et puis il y en a que les gens amènent. Et tout le monde s'y donne rendez-vous, tout le monde vient créer quelque chose. Il y en a même pour tenir le bar ou simplement s'installer là, raconter quelques histoires ou les écouter. C'est agréable de venir à la Panade.

C'était donc un après-midi, peut-être vers dix-sept heures, sur la terrasse intérieure – une espèce de cour végétale que l'on rejoint depuis le cours en traversant l'atelier principal. Il y a quelques tables en fer forgé couvert de peinture blanche, des parasols discrets et beaucoup de lierre, quelques aromates dans un coin sous une statue presque abstraite et quelques toiles aux parois. Des insectes et des verres divers de consommations, des cafés et de la tisane. Quand parfois on a besoin d'une pause, besoin ou envie, on vient s'installer sur la terrasse et discuter, parler de ce qu'on fait, ce qui nous occupe l'esprit – on peut aussi simplement venir et ne rien dire.

Il y avait Diana qui travaillait depuis quelques semaines à une grande tapisserie qu'elle avait intitulée *Les Deux Chiens*.

Elle fumait une cigarette seule à sa table, en regardant attentivement le parcours d'un poisson d'argent sur la feuille de lierre la plus proche. Sur sa table il y avait une tasse de café, mais elle n'avait pas l'air de vouloir y toucher.

La tapisserie, d'environ deux mètres sur un cinquante, était dans l'atelier. Diana avait commencé par plusieurs dessins préparatoires, puis s'y était mise avec un tout petit métier, sur lequel progressivement les formes, miniatures, se componaient l'une à côté de l'autre. De temps en temps quelqu'un.e s'arrêtait derrière elle et l'écoutait jurer – elle n'arrêtait jamais de dire « merde », « putain », « fait chier » en tissant – avant de reprendre son propre travail.



Juliette est venue souffler un instant dehors à son tour, elle est d'abord restée dans l'encadrure de la porte, puis s'est rapprochée de Diana. Elle lui a demandé comment ça avançait, la tapisserie. Diana lui a expliqué en détail ce qu'elle souhaitait faire. Pour le moment, *Les Deux Chiens* représentait une grande étendue d'herbe, entourée de forêts un peu lointaines, surmontée à l'horizon d'une montagne au sommet blanc. Il y avait aussi quelques étoiles dans un début de ciel sombre. Au milieu de cette grande étendue un chien noir et blanc se tenait, la queue levée, sur une butte dominant ce qui semblait être le début d'un troupeau de moutons. Diana travaillait en ce moment aux moutons.

- Ce sont deux chiens de berger, les deux chiens. Ils s'appellent Jasse et Bouffan. Ce sont des border collies.

Diana parle avec une voix de gorge, rapide pourtant, semble avaler à moitié ses mots.

- Tu sais, les border collies c'est une race particulière, vraiment formée pour le travail. Et puis on m'a raconté qu'ils étaient très stressé.e.s, très préoccupé.e.s par leur tâche.

Elle cendre.



- Et donc Bouffan, le premier chien, a un caractère particulier. Il est très méticuleux. Précautionneux. Il fait son travail de manière appliquée, jusqu'au bout, et ne se trompe jamais. Il a été très bien dressé.

Juliette rit et dit que c'est un bon soldat.

- Il y a un peu de ça. Jasse a aussi un caractère particulier, mais presque l'inverse. Son stress naturel, au lieu d'être tendu vers la réalisation de ses buts, l'en dévie en permanence. Elle manque de concentration. Je l'appelle la girouette.

Diana regarde la table, semble découvrir la tasse de café et la saisit lentement pour boire une gorgée. Puis du coin de l'œil elle vérifie que le poisson d'argent n'a pas disparu avant de reprendre.

- Les deux fonctionnent donc en tandem. Bouffan tient la baraque, si tu veux. Et Jasse, du mieux qu'elle peut, l'aide. Mais elle n'arrête pas de faire des bêtises que Bouffan doit rattraper. Sur la tapisserie, Bouffan sur la petite butte surveille le troupeau. Il est un peu plus grand. Jasse est avec les moutons, mais elle est sur le point de faire une bêtise : en pensant bien faire, elle va diriger les moutons qui traînent dans la mauvaise direction, en aboyant trop fort, en se rapprochant trop. Et Bouffan devra arranger les choses. Seulement...

Juliette semble un peu gênée par l'histoire. Elle hésite à intervenir : encore une apologie de la rectitude et du travail bien fait ! Diana reprend avec un sourire.

- Seulement cette fois, c'est Jasse qui a raison. Le troupeau se dirige vers un coin de champ infecté de parasites. Bouffan ne peut pas le savoir. Jasse ne le sait pas non plus, mais son étourderie dévierà une partie du troupeau. Alors, les moutons qu'elle égare, ce seront les seuls à s'en sortir, finalement. Les autres auront des punaises plein les pattes.

Bravo ! C'est bien mieux !

Diana rallume sa cigarette.

- Il me reste encore pas mal de travail. Mais je voudrais que tous les éléments apparaissent au même moment : les parasites, le troupeau qui avance inconsciemment au danger, Bouffan fier et bon travailleur, Jasse à l'arrière, qui égare les brebis vers leur salut.

Elle s'arrête après ces mots et se penche vers la feuille de lierre. Le poisson d'argent a disparu pendant qu'elle développait la morale de son histoire. Diana le cherche un instant puis fait le geste de renoncer – c'est-à-dire qu'elle se racle la gorge et secoue la tête.

- Et toi, demande-t-elle finalement, qu'est-ce que tu fais ?

Juliette éteint sa clope et hausse les épaules.

- Un petit texte, ça s'appelle « ouvrir un champ ». Je me demande si on a jamais vraiment ouvert un champ, pour de bon je veux dire, sans le refermer immédiatement.



- Comment ça ?

- Hé ben, tu vois, un champ, c'est avant tout un espace fermé. Quand on ouvre un champ, j'ai l'impression qu'en fait on délimite un territoire. Alors que ce n'est pas du tout ce qu'il faudrait faire, il ne faudrait pas que le territoire soit ainsi d'emblée délimité. C'est pour ça, ouvrir un champ, c'est difficile.

- Et alors ?

- Alors j'essaye d'être la première à le faire.

- Et tu t'y prends comment ?

Juliette pose les mains contre ses hanches et regarde Diana bien en face, sérieuse d'abord, puis en souriant.

- Hé ben ça ressemble un peu à ton histoire, d'une certaine manière. J'ai l'impression que pour garder un champ ouvert, il faut tenir les bouts de l'enclos bien séparés, il faut beaucoup de fil et le tendre. On prend un fil et on l'accroche par exemple à un arbre, on tord la clôture et on en fixe une partie à l'arbre. Puis on tord un autre endroit, on accroche un autre bout à un deuxième arbre, ça permet de laisser le champ ouvert, sans qu'il se referme immédiatement. Alors mon texte c'est un peu comme le fil qui fait se relier la clôture à l'arbre. Ou plutôt le noeud.

Elle s'arrête un moment.

- C'est encore abstrait. Je ne sais pas si ce sera de la poésie ou de la prose. Mais ça va tourner autour de ça.

Diana la regarde en hochant la tête. Il y a un nouveau silence. Puis Juliette se retourne d'abord pour du faux, puis pour du vrai.

- Allez, j'y retourne.

Elle rentre dans l'atelier, bientôt suivie par Diana, plus lente.

Moi je suis resté là, sur la terrasse. J'ai pensé que c'était un chouette endroit, la Panade. On pouvait toujours écouter de belles conversations. Je travaillais à une recette nouvelle, je voulais créer la pâtisserie la plus légère de l'univers. Bien sûr c'est un peu prétentieux, mais j'ai besoin de m'inventer ce genre de défis. Après tout, ce n'est pas beaucoup plus ambitieux qu'ouvrir un

champ, faire la plus légère des pâtisseries. Et donc, cette histoire de fils, ça m'a inspiré et quelques semaines plus tard j'ai eu l'idée de cuisiner des vrilles de vigne. Ça faisait comme des rainures sur la meringue, ça donnait aux formes en blanc d'œuf des allures topographiques.



On s'est bien régalé.e.s quand j'ai présenté le plat au dernier Dimanche des copain.e.s. Je ne sais pas si c'était effectivement la pâtisserie la plus légère au monde – j'ai entendu parler entre temps d'un nuage de mousse de lait aux graines de fraise – mais en tous cas, elle ne pesait pas lourd.

Le Tour du monde d'une marmotte

Cornétine, Valja et Trimier remontèrent à la surface. En la traversant iels firent exploser des billes d'eau toutes heureuses de sortir à l'air libre et d'être frottées par l'oxygène. Sur la berge, Orpilo les attendait et toutes ses parties dirent dans un concert de voix :

- Et ben alors ! C'est pas trop tôt ! Vous avez failli manquer la réunion !

C'est vrai que Cornétine, Valja et Trimier n'avaient que cinq minutes d'avance. Orpilo avait l'habitude de se retrouver une bonne demi-heure avant chaque réunion mensuelle pour prendre le temps de se fusionner et de se reposer quelques minutes avant le grand conciliabule. Cornétine, Valja et Trimier avaient séparé leur corps voilà quelques heures et étaient parti.e.s en vadrouille sous-marine pour se rafraîchir un peu et observer le fond. Toutes les autres parties d'Orpilo s'étaient rendues au lieu de rendez-vous largement avant l'heure dite et en avaient profité pour échanger quelques nouvelles, au sujet de la météo ou de la dernière balade sur une des terres émergées du coin. Cornétine, Valja et Trimier se lovèrent sous l'aisselle de l'ours.e iel-même relié.e par sa main à un.e xylopée qui ne s'était plus détaché.e du groupe central d'Orpilo depuis des années ; iel prenait du sommeil réparateur pour tout Orpilo dont certains membres pouvaient ainsi rester des jours entiers à veiller.

Une fois que leur corps fut bien accroché aux autres, Cornétine parla le.a premier.e de son trio :

- On a découvert quelque chose d'extraordinaire dans l'eau, il faut que l'on y aille tous ensemble !

- Attends Cornétine, ce n'est pas votre tour de parole, déjà vous nous avez déréglé.e.s, laisse au moins parler les autres !

Trimier en avait déjà marre, iel était tellement émerveillé.e

par ce qu'iel venait de voir ; iel voulait absolument projeter ses souvenirs tous frais dans toutes les consciences d'Orpilo ; mais Valja le.a retint et les fit taire toutes les trois. Iels étaient encore nouvelleaux dans le corps d'Orpilo, les petit.e.s dernier.e.s, poussé.e.s du corps de l'ours.e qui s'était ainsi reproduit.e pour la première fois depuis une dizaine d'années, car iel-même sentait que sa fin était proche et iel voulait qu'une partie de ses consciences vive dans le corps de Trimier, Cornétine et Valja.

C'était toujours Parmassonne, une très ancienne conscience, qui ouvrait les réunions :

- Aujourd'hui, à l'ordre du jour nous devons d'abord prendre des nouvelles des naissances qui s'annoncent, choisir qui sera le.a prochain.e à se reproduire, organiser le transit des consciences, et surtout choisir quel sera notre prochain lieu de vie.

La discussion se passait dans l'esprit général d'Orpilo et chacun.e prenait le centre à tour de rôle ; dans l'esprit d'Orpilo les consciences se promenaient en liberté. C'était une grande zone noire où les consciences étaient des traînées d'ombres lumineuses aux formes d'encadrement de portes-fenêtres. Il y avait un perchoir situé au niveau des yeux de Parmassone où une conscience venait s'installer ; c'était la convention quand on était à l'arrêt et qu'on débattait intérieurement.

On faisait des tours de paroles en donnant son nom à le.a secrétaire de réunion qui changeait tous les mois ; Valja, Trimier et Cornétine ne purent s'inscrire qu'en dernier.e.s car tout le monde s'était inscrit avant leur arrivée ; mais, par chance, personne n'avait grand-chose à dire ; le grand sujet c'était de savoir où on allait déménager pour accueillir les prochaines naissances (Un.e petit.e éléphant.e très vieil.le avait envie de mourir bientôt et iel avait souhaité se reproduire sous la forme d'une cigale et d'un dauphin), mais personne n'avait d'idées, il n'y avait que des réclamations.

- Moi je veux de la bonne herbe verte et de l'eau douce !
- Moi je veux qu'il fasse chaud, qu'on voie le soleil !
- Moi je dois pouvoir me laver tous les jours sous la pluie !
- Il me faut absolument monter dans des arbres d'au moins quinze mètres !

- Et moi je veux pour nourrir ma fourrure une fontaine de gras !

Orpilo était bien malheureux.se de quitter le pays qu’iels habitaient maintenant depuis plusieurs années : on y trouvait tant de décors différents : une petite forêt vierge était idéale pour les quatre singes à trois cent mètres au nord ; le glacier au sud à un kilomètre était lui particulièrement goûté par Valja, Trimier et Cornétine quand iels quittaient leur montagne de calcaire pour suivre l’ours.e blanc.he qui les emmenait en promenade. Et chacun.e avait ici un endroit qu’iel chérissait dans son cœur. Mais la mer débordait ces temps-ci et formait une colonne : toutes les terres autour allaient se vider, toute l’eau se réunirait au même endroit, exactement là où iels avaient passé de si douces années. On avait peu d’espoir que les fonds marins alentours offrent à courte échéance un aussi bel environnement... Mais l’on avait quand même, par acquit de conscience, envoyé les trois jeunes éclairer le terrain. Ainsi, nos trois ami.e.s avaient équipé de branchies leur corps de marmotte et avaient plongé. Quand iels purent parler enfin, Valja dit à Trimier de se taire et prit la parole :

- Enfin c’est notre tour ! Bon ! Regardez ! Pas la peine de faire un discours !

Et Valja, Trimier et Cornétine transférèrent d’un seul coup toutes les images qu’iels gardaient de ce qu’iels avaient vu sous l’eau. Dans l’esprit d’Orpilo, des lambeaux d’hologrammes fugaces se propagèrent, des tâches d’images dont une partie s’effaçait quand l’autre apparaissait ; c’était des morceaux de murs rouges, des vues d’en haut de toits de tuiles, et puis, progressivement, des images se fixèrent et les consciences d’Orpilo suivirent la nage de Valja, qui les emmenait dans un souvenir mieux enregistré que les autres : il y avait un joli bâtiment en verre avec des carreaux de toutes les tailles, des flancs dodus et d’autre biscornus, des crêtes aigües au sommet de deux parois ou des arrondis parfaits. Valja s’était glissé.e à l’intérieur, et là-dedans c’était exceptionnel ! Il y avait comme des montagnes partout, avec des escaliers, et puis toutes sortes d’objets de toutes les couleurs. Mais tout ça, personne d’Orpilo ne savait ce que c’était, n’avait jamais vu auparavant une maison, n’avait jamais pensé qu’on put en avoir besoin. Iels restaient bouches, gueules et becs bées devant de telles merveilles qui leur parurent sans aucun doute l’œuvre de consciences créatrices.

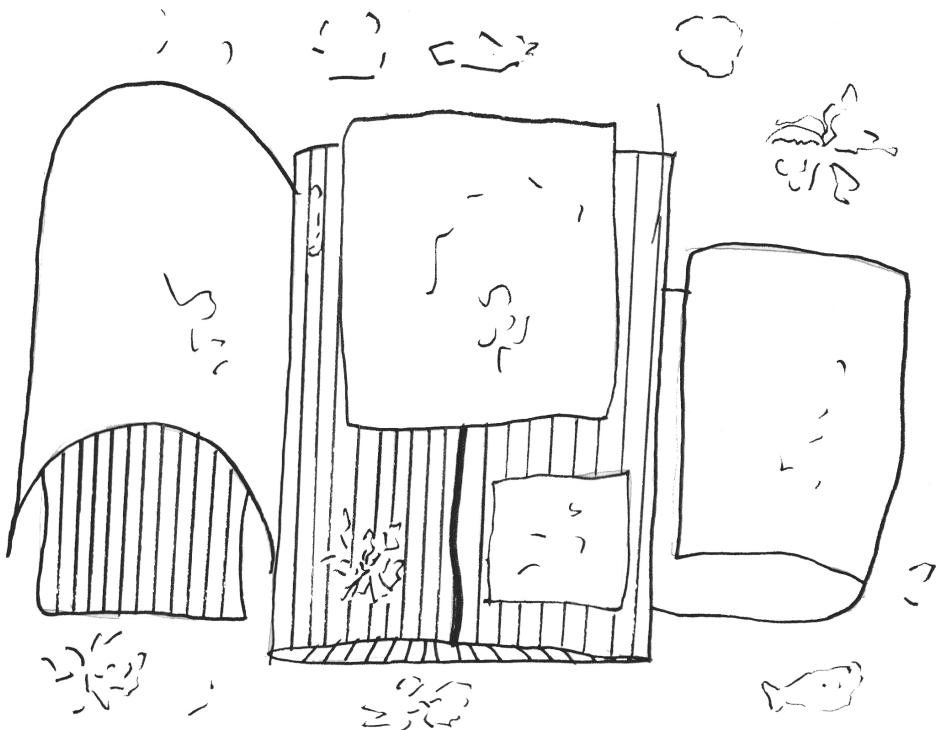
Parmassonne donna son avis ; c’était une très vieille créature qui n’avait jamais voulu se reproduire et changer de

corps ; son corps était très petit, une carapace brune, quelques antennes et pas mal de pattes ; mais iel ne quittait jamais Orpilo. Iel en savait pourtant beaucoup sur la planète Terre :

- Je me demande si ce n'est pas une création des extra-terrestres.

Dans l'esprit d'Orpilo on entendit alors des voix frémir de surprise ou de peur, et beaucoup crurent à une plaisanterie ; le souvenir de leur existence était si vieux dans la conscience de Parmassone qu'iel n'avait même jamais songé à le partager avec tout Orpilo ; d'ailleurs cela remontait à un temps où Parmassone vivait pour iel-même, avant que les autres soient né.e.s.

- Iels sont arrivé.e.s il y a bien longtemps sur cette planète, avant que nous développions une véritable vie variée et multiple ; et iels nous ont laissé toute la place mais je sais qu'il en reste quelques un.e.s au milieu de la planète, sur la grande lande de feu et de verre qu'iels ont aménagée. Il faudrait aller chez elleux mais je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée d'y aller toustes ensemble...



- Nous on veut trop y aller ! dit Trimier.

Valja et Cornétine n'avaient pas eu le temps de le.a faire taire ; iels craignaient toujours qu'iel fasse des bêtises, enfreigne les tours de parole ; Trimier était toujours chaud.e pour faire n'importe quoi, tout ce qui pouvait lui passer par la tête. Mais là, tout le monde les regarda en se disant que pour une fois iels se rendraient utiles en allant faire ce dont tout le monde avait la flemme : le tour du monde.

En effet, certain.e.s commençaient déjà à dire qu'iels ne voulaient pas aller chez les extraterrestres, qu'iels avaient mieux à faire que de traverser la planète ; que la priorité restait de trouver un coin sympathique où s'installer ! D'ailleurs beaucoup avaient envie d'aller voir le nouveau territoire sous-marin avant d'aller chercher qui pourrait bien en revendiquer la souveraineté. Orpilo était assez associable, c'était une vielle créature qui n'aimait pas devoir composer avec d'autres ; de plus en plus de nos jours des corps entiers fusionnaient entre eux ou s'échangeaient des parties ou des consciences ; Orpilo était resté.e en dehors de cette mode.

Trimier, Valja et Cornétine souffraient un peu du conservatisme d'Orpilo mais étaient tout de même très attaché.e.s à elleux et ne voulaient pas les quitter ; mais la perspective d'une bonne aventure autour du monde les rendaient joyeu.x.ses. Iels préparèrent donc toutes sortes d'accessoires : branchies, canines, griffes, nageoires, ailes en plumes, et partirent. Leur voyage dura plusieurs semaines : iels sautèrent d'île en île ; iels dormirent à Mardilacotazillac où iels rencontrèrent des corps immenses grands de plusieurs kilomètres, fusion d'arbres, de roches, d'animaux et sur lesquels des corps plus petits se promenaient comme sur des terres ; iels visitèrent des glaciers en suspension, des montagnes d'eau, des forêts d'arbres en dentelle de pierre ; des zones entièrement désertes où l'herbe, la gadoue, les fleurs, le calcaire, l'or, l'odeur frottée du romarin, les cris des gabians, le lisier fermenté, le chant des pierres rythmé et ultrasonore se mélangeaient. Iels dormirent tous les soirs dans un climat différent et parfois se fusionnèrent à de nouveaux corps pour se sentir protégé.e.s des dangers d'un changement climatique, d'une chute de grêlons qui leur aurait heurté le crâne ou les pattes, ou d'un soleil se levant en pleine nuit, à la faveur d'une déviation d'un courant réverbérant dans l'atmosphère et vous brûlant soudain la fourrure devenue sèche comme de la paille.

Iels arrivèrent enfin au domaine des extra-terrestres ; iels avaient volé pour arriver là et tombèrent en piquet sur le sommet d'une immense bulle de verre taillée de vitres en cercles parallèles ; iels tombèrent lentement mais propagèrent quand même, sous la bulle, une onde de choc qui inquiéta tout le monde : la porte s'ouvrit sous elleux et iels tombèrent dans un grand tube.

- Que faites-vous là ? Demanda une voix méfiante.

C'était un chant chuintant qui était pourtant bien une articulation de mots qu'iels pouvaient comprendre ; mais iels ne voyaient rien, complètement ébloui.e.s qu'iels étaient par la lumière surpuissante qui irradiait autour d'elleux, qui n'était pas cependant rentrée dans leur tuyau dans lequel iels pouvaient ouvrir les yeux et se voir tout en voyant les bords de verre entourés d'une lumière orange fluo. Soudain des vêtements plurent et adhérèrent à leur corps en leur soulevant les pattes avant et arrière et un casque se moula sur leur tête. Iels portaient un scaphandrier maintenant, équipé de lunettes solaires manifestement surpuissantes parce qu'iels arrivaient à voir à travers l'épaisse couche de lumière visqueuse. En face d'elleux se trouvait une boule caoutchouteuse qui rebondissait sur le sol en produisant des bruits de succion et de pet. Elle n'avait pas l'air bien méchante alors ils répondirent :

- Nous sommes des terrien.ne.s ! Nous voulons vous poser des questions sur un endroit aménagé que nous avons découvert au Nord de la planète, dans la partie Savano-Montagnarde-Humidoforestière...

La boule de caoutchouc ne semblait pas hostile et elle les encouragea à les suivre. L'intérieur de la bulle était bien plus grand qu'il n'y paraissait de l'extérieur ; la surface de la Terre était ici creusée profondément et comme la bulle s'agrandissait en descendant, son périmètre à sa base était gigantesque. Un peu partout des morceaux de caoutchouc volaient ; leurs formes étaient souvent rondes mais certains avaient en plus des moignons de toutes longueurs et au bout arrondi accrochés partout sur leur corps sphérique ; ils s'entrechoquaient en permanence, se disloquaient en deux boules plus petites dans des mouvements qui échappaient au regard en produisant des nuages de fumée derrière lesquels elles se cachaient. Partout il pleuvait de la lave brillante et morveuse dans les flaques de laquelle les boulettes semblaient se jeter avec la plus grande joie, comme si c'eût été

une débauche de fun. Valja, Trimier et Cornétine arrivèrent enfin à l'entrée d'un petit cratère en hauteur dans lequel leur guide les fit entrer avant de s'effacer.

La pièce était une bulle de verre avec des claviers recouverts de boutons en verre eux aussi mais colorés ; au milieu, une boule de caoutchouc se trouvait. Elle était parfaitement lisse et seuls de légers bondissements laissaient percevoir une forme de vie là-dedans. Un son se fit entendre :

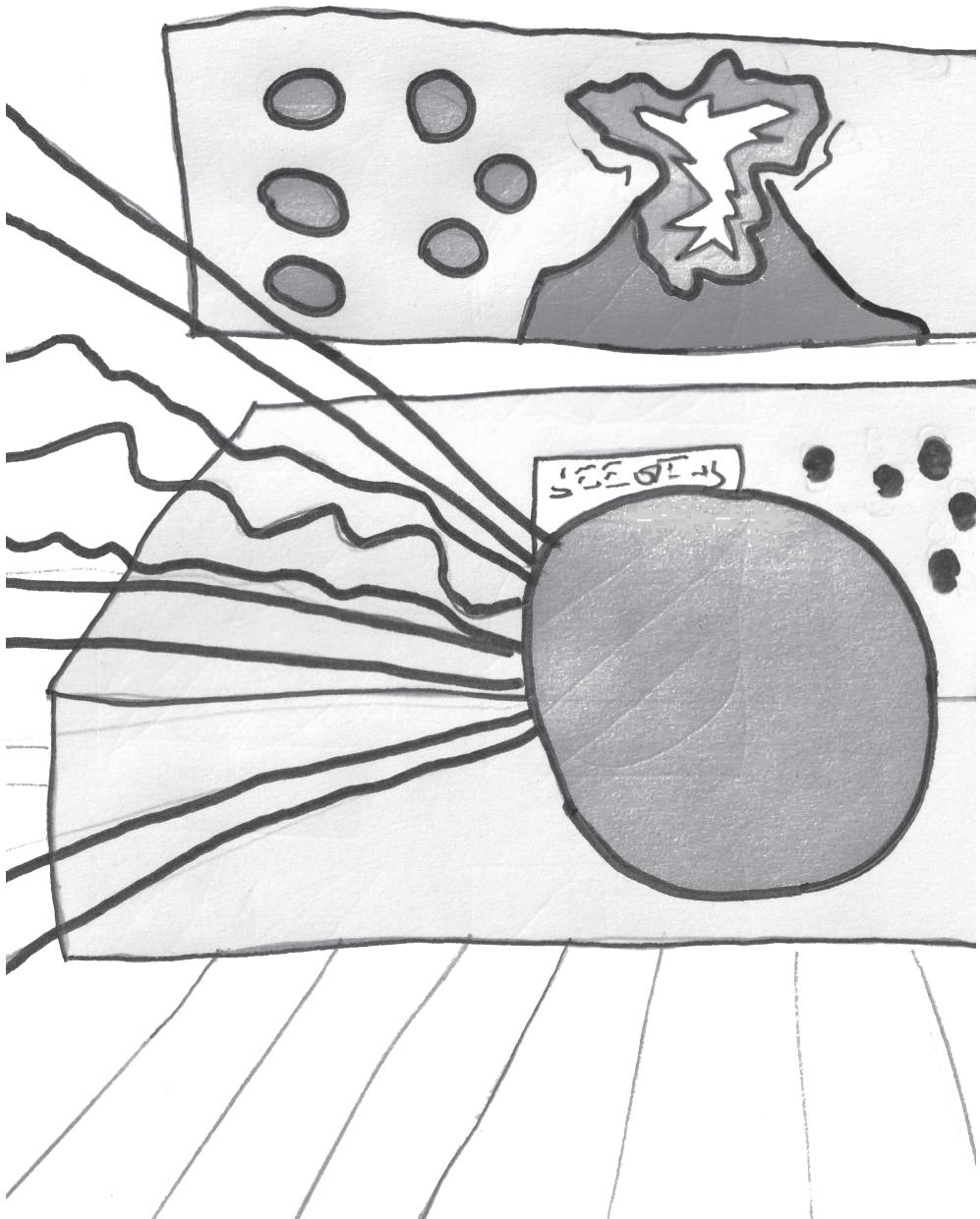
- Nous n'avons plus l'habitude d'accueillir des terrien.ne.s...
- Nous ne voulons pas vous embêter...
- Oui, nous vous croyons ! Vous n'avez pas l'air bien dangeureux.x.ses... C'est pour ça que nous vous avons protégé.e.s !
- C'est vrai que même avec les meilleures branchies ça n'aurait pas suffi pour respirer chez vous...

La boule ne parlait pas ; simplement, les ondes sonores se distordaient visiblement en cette vibration chuintante qu'iels entendaient depuis leur arrivée ; quand iels parlaient, les ondes semblaient se déplacer et s'imprimer en vagues sur la peau caoutchouteuse de leur interlocuteurice. Ils discutèrent ainsi pendant quelques minutes ; cette boule était en fait une très vieille créature extra-terrestre, arrivée sur Terre voilà des millions d'années :

- Notre planète avait subi un immense refroidissement climatique par notre faute et elle s'était détruite... À l'inverse la vôtre à cette époque était extrêmement chaude... C'était un petit paradis pour nous... Il y avait de l'uranium radioactif partout, nous en raffolons ! Malheureusement cela n'a pas duré et aujourd'hui il fait extrêmement froid pour nous ici ; la plupart sont parti.e.s mais quelques-un.e.s sont resté.e.s, par amour pour la Terre, et ont construit cette bulle où nous vivons paisiblement à 1000 degrés.

Interrogée au sujet des bâtiments étranges trouvés sous la mer, la boule prétendit ne rien savoir :

- Nous ne sillonnons plus la Terre depuis qu'une espèce terrienne en a repris le contrôle. Nous ne les avions pas vu.e.s en arrivant, iels se cachaient ; C'est quand nous nous sommes enfermé.e.s dans la bulle que nous avons commencé à les voir pulluler ; certain.e.s étaient même rentré.e.s dans notre bulle : nous n'osions pas



les chasser au début mais nous leur avons finalement fait une guerre sans merci car ils nous auraient recouvert.e.s de la tête au pied ! Evidemment ces créatures ont évolué depuis ; ce sont vos ancêtres et il y a plein d'espèces différentes sur Terre ; mais je crois qu'ils gardent un domaine protégé quelque part.

- Où ça ? Vous croyez que c'est dangereux d'y aller ?

- A vrai dire ce sont des créatures assez placides ; même si on dit que certaines d'entre elles se sont mêlées à ces grands corps que vous formez maintenant ; la plupart n'en ont rien à foutre de nous et évoluent dans l'invisible ; vous devriez en trouver une en faisant un peu attention, et puis il n'y aura qu'à la suivre pour en trouver d'autres !

- Vous savez à quoi elles ressemblent ?

**Qui sont ces créatures ? Quelle
est cette étrange ville engloutie
par les eaux ? Les marmottes
peuvent-elles voler ? Vous le
saurez dans l'épisode suivant, en
exclusivité dans**

Plan de Campagne

UN TOUT
PETIT
MÉTIER